

# Occupy : la renaissance du radicalisme américain

Pham Binh\*

**Q**UELLES QU'AIENT ÉTÉ SES ERREURS, Occupy a réussi à mobiliser plus de travailleurs et d'opprimés en quatre semaines que toute la gauche socialiste américaine en quarante ans.

Occupy s'est rapidement étendu, devenant ce qui peut être décrit comme un mouvement national de révolte, un débordement de rage et d'espoir qui va irrévrsiblement changer le paysage politique américain pour une décennie.

Les expulsions n'ont pas détruit Occupy, mais l'ont dispersé, le forçant à évoluer du point de vue politique et organisationnel, et à établir des liens avec les travailleurs et les opprimés là où ils travaillent, là où ils vivent, ainsi qu'en inspirant des initiatives venues de la base, sans que celles-ci se lient au mouvement, mais qui n'existeraient pas sans son exemple héroïque.

Ce qui suit est un aperçu de la dynamique et du développement d'Occupy et de la réaction de la gauche socialiste à ce processus.

## Naissance d'une révolte

Depuis les débuts d'Occupy Wall Street (OWS), le samedi 17 septembre 2011, les médias, la communauté progressiste et la gauche socialiste ont spéculé sur sa fin. À peine né Occupy était sur son lit de mort. Ils se sont concentrés sur ses prétendues graves difficultés : d'abord le manque de revendications, d'idéologie, ou de stratégie politique commune. Puis Occupy était trop classe moyenne, trop blanc, trop machiste pour attirer les travailleurs, les femmes, les LGBT, les gens de couleur, qui forment la plus grande partie des 99 %... Et désormais ils mettent en avant les destructions des campements d'Occupy.

Les nouvelles de la mort d'Occupy ont été grandement exagérées, un cirque connu des partisans de Karl Marx dont les idées ont été déclarées mortes plus souvent que celles de n'importe qui d'autre, ce qui n'a pas empêché de les voir revenir encore et encore.

Contre toute attente OWS a réussi, car il a rejeté l'obligation d'élaborer des revendications, obtenir des autorisations, ou de jouer le jeu édicté par la classe dirigeante. La ténacité, l'héroïsme, la défiance et l'abnégation des militants face à la répression – tout cela pour servir les 99 % – l'ont transformé en un soulèvement des 99 %.

\* Les articles de Pham Binh ont été publiés par *Occupied Wall Street Journal* et *The Independent*.

La répression de la part du Département de police de New York (NYPD)

## INTERNATIONAL

a fait pour OWS ce que le Dimanche noir fit pour la Révolution russe en janvier 1905 – heureusement cette fois personne ne fut tué. Le gazage au poivre effectué par l'inspecteur Anthony Bologna le 24 septembre mit fin à l'isolement de la première semaine d'OWS, ce qui permit de faire le lien, de rester en contact étroit, puis de se fondre avec les masses lors des deuxième et troisième semaines.

En réponse à l'attaque de Bologna, Local 100 du syndicat des travailleurs des transports (TWU) soutint OWS, et des militants de la TWU se rendirent à la manifestation de Zuccotti Park du vendredi 30 septembre en protestation suite aux brutalités policières, la veille des fameuses arrestations sur le pont de Brooklyn. Les membres du TWU, majoritairement noirs, semblaient hésitants et tendus, tandis que les 2 000 hippies, gamins punk, étudiants et ex-étudiants, majoritairement blancs, répétaient avec application et force les slogans contre les brutalités policières, les banquiers de Wall Street, et les politiciens, à travers le *People's Mic* [méthode consistant à répéter collectivement, pour les amplifier, les paroles d'un orateur – NDT]. Après les prises de parole, tous les participants se rendirent au quartier général du NYPD, au 1 Police Plaza, pour rejoindre une manifestation plus petite organisée par les militants du syndicat des professeurs.

C'est ainsi que le noyau militant d'OWS s'est naturellement uni aux 99 %, un processus amplifié par les 700 arrestations sur le pont de Brooklyn, le samedi 1<sup>er</sup> octobre. Le mardi 4 octobre, plus de 30 000 personnes, à la sortie du travail, se rendirent d'un rassemblement des syndicats au Square Foley jusqu'au Parc Zuccotti, lieu de naissance et camp de base d'OWS. Plus de 2 000 personnes tentèrent de passer les barrages de la police qui protégeaient le New York Stock Exchange, situé seulement à un bloc de là. Seuls les gaz et les matraques les empêchèrent d'atteindre leur but.

Lorsque le maire de New York, Michael Bloomberg, a choisi, début octobre, l'expulsion d'OWS du parc Parc Zuccotti, les syndicats de New York ont mobilisé leurs membres pour remplir le parc. Avant l'aube du 14 octobre, des milliers de syndicalistes étaient dans le parc, et Bloomberg renonça à son projet de confrontations brutales entre la police et les 4 000 occupants. Au moment de l'annonce qu'il n'y aurait pas d'expulsion ce matin-là, on entendit le même genre de cris que ceux qui avaient salué sur la place Tahrir la démission d'Hosni Moubarak. Le Printemps arabe atteignait les États-Unis, centre nerveux de l'impérialisme, et non sans ironie, selon une forme familière et étrange : les occupations.

### La revendication des revendications

La revendication des revendications se manifesta assez tôt dans le développement d'OWS, elle venait de trois directions : les médias bourgeois, qui cherchaient à cataloguer Occupy de façon conventionnelle et à proclamer son échec quand les 1 % refuseraient d'accéder à toutes ces revendications ; la gauche libérale cherchait à détourner le mouvement Occupy vers l'âne

démocrate, et des réformettes détruisant ses éléments antisystème ; la gauche socialiste enfin, qui pensait que les travailleurs et les opprimés ne se mobiliseraient pour Occupy que s'ils y voyaient un moyen de faire progresser leur cause

La volonté de ne pas faire adopter un catalogue de revendications formelles ne fut pas seulement le fait d'un petit noyau anarchiste, mais une volonté bien plus largement partagée, des démocrates aux révolutionnaires. Adopter une liste de revendications au début d'OWS aurait donné des arguments aux médias, limité sa portée à ceux qui pouvaient obtenir un gain direct de ces revendications, et surtout aurait réduit OWS à une protestation traditionnelle, faisant disparaître son aura magnétique auprès de millions de personnes affectés par l'inefficacité des mouvements habituels de revendications auprès des 1 % – relevant en réalité de la mendicité – pour qu'ils acceptent de faire quelque chose dans notre intérêt plutôt que le leur. Les tentatives d'adopter des revendications à l'automne 2011 auraient créé une guerre intestine et destructrice entre les révolutionnaires et les réformistes, tout en détruisant l'aspect révolutionnaire et utopique d'Occupy, alimentant les demi-mesures réformistes.

Comme le disait Malcom X, « la plus grande erreur du mouvement a été d'essayer d'organiser un peuple endormi autour d'objectifs précis. Vous devez d'abord réveiller le peuple, puis passer à l'action. »

Le point de vue de la majorité prévalut sur cette question et aucun catalogue de revendications formelles ne fut adoptée. Les prédictions de la gauche socialiste sur l'échec prévisible en l'absence de rédaction de revendications devinrent ridicules lorsque OWS explosa en taille, précisément grâce à son absence de revendications. Les 99 %, qui se réveillaient et prenaient part à l'action, amenèrent leurs propres revendications à Occupy. Les migrants haïtiens marchèrent sur le pont de Brooklyn avec le slogan, « Occuper Wall Street, pas Haïti ». Chaque manifestation, chaque action portait des revendications explicites ou implicites

sur un nombre considérable de questions qui n'auraient jamais pu être synthétisées formellement.

Des questions telles que la fin de l'*habeas corpus* contenu par le National Defense Authorization Act de 2012, le fait de prélever des taxes sur les millionnaires de l'État de New York, les expulsions, ou l'influence des lobbys tels ALEC... Au final, Occupy élaborait une seule revendication : rejoignez nous, OCCUPONS ! Et c'était adressé, non à pas à l'élite dirigeante, mais aux



## INTERNATIONAL

masses, qui répondirent à une vitesse et avec une vitalité sans précédent. Dans les premiers mois d'OWS, les occupations se répandirent dans 150 villes d'Amérique, y compris dans le Sud traditionnellement à droite.

### **Le caractère de classe d'Occupy**

Occupy est plus qu'un mouvement et moins qu'une révolution. C'est une révolte, un déversement imprévisible de rage et d'espoir venu des profondeurs des 99 %. Occupy est radicalement différent des trois mouvements de masse qui ont bouleversé la politique américaine dans les décennies précédentes : le mouvement pour les droits des immigrés, qui a culminé le 1er mai 2006 avec la première grève nationale depuis 1886, le mouvement contre la guerre en Irak de 2002-2003, et le mouvement altermondialiste qui a commencé avec la bataille de Seattle en novembre 1999 et s'est éteint le 11 septembre 2001.

Ces trois mouvements étaient dirigés par des ONG proches des démocrates. Ceux-ci obtenaient les autorisations de manifester et choisissaient qui pouvait parler ou pas à la tribune. Les actions directes illégales avaient tendance à être le fait des Black Blocs ou d'une poignée de militants. En comparaison de ces trois mouvements, on peut noter les différences suivantes : Occupy est numériquement beaucoup plus important, plus militant, et plus défiant. Des dizaines de milliers de personnes sont prêtes à se faire arrêter et à affronter la brutalité de la police.

Ce soulèvement fut délibérément conçu par ces initiateurs de tendance anarchiste pour y associer le plus grand nombre et éviter le modèle traditionnel de la protestation limitée à ne seule revendication. Le People's Mic, inventé pour contourner l'interdiction des mégaphones par la police, fut un moyen de se faire entendre par un grand nombre de manifestants à n'importe quel moment. Un des éléments les plus importants qui fait d'Occupy un soulèvement, et non pas un simple mouvement, c'est qu'il n'a pas de dirigeants identifiés. Bien entendu, en tant que marxistes nous savons qu'un combat nécessite une forme de direction, et Occupy ne fit pas exception.

Les dirigeants d'Occupy furent ceux qui, physiquement, furent en première ligne des actions et s'impliquèrent profondément dans le système byzantin de prise de décision d'Occupy, connu sous le nom de « consensus modifié ». Les dirigeants d'Occupy furent ceux qui se proposèrent pour organiser les rassemblements, les groupes de travail, et les assemblées générales, s'attirant suffisamment de soutien pour déterminer les actions du soulèvement.

Les gens qui dirigèrent furent ceux qui étaient prêts à faire les plus grands sacrifices. Loin d'être sans meneurs, Occupy connut de nombreux chefs, pleins de nouvelles idées, d'initiatives et de formes d'organisations, certaines osées, d'autres prosaïques, mais toutes initiées par les occupants eux-mêmes, sans direction venue d'en haut ou exigeant la permission de qui que ce soit. Occupy était autonome. Occupy est auto-organisé, et dirigé par ses participants les plus engagés.

« Tous les jours, toutes les semaines, occuper Wall Street ! » n'est pas simplement un slogan, mais le mode de vie des meneurs d'Occupy. Cette réalité affecta le caractère de classe des campements, qui eurent tendance à être soit le fait de membres du lumpenprolétariat (sans-abris, prostituées, drogués...), soit des étudiants blancs hautement diplômés. Ces derniers ont rejoint les campements non pas pour trouver à manger et une forme d'abri, mais parce qu'ils pensaient qu'ils pourraient apporter un réel changement. Ils dominèrent de fait le processus de décision et ils aspiraient à la même chose que les membres du lumpenprolétariat : l'espoir qu'Occupy pourrait apporter un réel changement.

Beaucoup de ces étudiants sont gravement endettés, ont exercé deux ou trois jobs en même temps, et ne peuvent pas trouver de travail malgré les coûteuses études suivies. Ils étaient destinés à être des petits bourgeois ou des travailleurs en col blanc avant que la crise de 2008 n'emporte leur futur et ne les mette le dos au mur. Voilà la réalité matérielle sous-tendant la détermination des participants à Occupy, malgré les arrestations répétées, les passages à tabac et les échecs. Leur détermination est ce qui fait les révolutions.

Le caractère de classe du cœur d'Occupy est resté remarquablement résistant malgré les expulsions, puisque les sans abris sont de plus en plus des jeunes de la rue. Occupy leur a donné un foyer, un sens de la communauté, de la solidarité, de la camaraderie qu'ils refusent de voir disparaître, ce qui est compréhensible face à la solitude de la rue. Une autre catégorie de participants a abandonné le travail pour rejoindre les occupations, ils ont à présent rentrés chez eux mais seraient prêts à tout abandonner de nouveau pour une nouvelle occupation.

Toutes ces catégories forment des révolutionnaires itinérants, un précaire très différent des Wobblies des débuts de l'IWW, qui eux aussi parcouraient le pays, prêts à affronter la répression pour défendre la liberté d'expression contre les 1 %.

### **L'esprit d'Occupy : la démocratie directe et les 99 %**

La démocratie directe est une drogue, particulièrement dans un pays dirigé par deux gangs de voleurs-assassins déguisés en partis politiques, où le discours politique se résume à un match de politiciens récitant des textes rédigés pour eux par les 1 %. Pour la première fois de leur vie, les occupants ont été entendus par des foules énormes, répétant leurs idées mot à mot à travers le People's Mic. Aucune suggestion n'était écartée, aucun sujet n'était utopique ; après tout, les médias dénonçaient l'utopie d'OWS avant qu'elle ne devienne si importante que même le républicain Mitt Romney feignit d'être préoccupé pour les 99 %.

Les mots – démocratie directe, action directe, horizontalité et absence de chefs – sont différentes expressions pour un même contenu politique : nous ne pouvons être représentés que par nous-mêmes; les représentants élus peuvent facilement trahir leur électeurs ; faites les choses vous-mêmes.

## INTERNATIONAL

Ce sentiment est le résultat direct de ce que Lénine décrivait : les masses apprenant à travers leur « amère expérience », accumulant des leçons politiques à travers des essais et des erreurs. Ils ont vu le président élu du « changement » continuellement poignarder dans le dos ses partisans, soutenir les intérêts de lobbyistes et des léviathans capitalistes. Voilà pourquoi Occupy n'a jamais élu de chefs, sous quelque forme que ce soit. C'était la dernière chose que les occupants voulaient faire, créer une division entre représentants et représentés.

Ce désir d'une démocratie directe fut si fort que les occupants étaient prêts à sacrifier une part importante de leur temps plutôt que de rechercher l'efficacité – qu'on peut retrouver dans l'élection d'un représentant élu –, en choisissant un système imparfait et frustrant, mais horizontal. L'accent mis sur l'horizontalité d'Occupy ne fut pas un nuage de fumée permettant à une clique d'exploiter la « tyrannie de l'absence de structure », mais un effort informel et réel pour créer une infrastructure de résistance sans classe et sans hiérarchie, comme pouvait l'être le groupe de hackers Anonymous.

Une société horizontale est sans classe, sans race, sans division sexuée ou de genre, sans machine d'État oppressive ; l'horizontalité est à la fois une stratégie politique et un code moral qui oblige au changement voulu. C'est, sans aucun doute, une impulsion progressiste, et Marx aurait sûrement reconnu ses implications communistes.

Critiqué par la gauche socialiste comme vague, populiste, ou collaborationniste de classe, la rhétorique des 99 % d'Occupy ressemble à la vision de Lénine où la révolution est accomplie par le « narod », le peuple, un mot russe chargé d'émotion comme le note l'historien Lars Lih. Si on rassemble la paysannerie russe du début du XX<sup>e</sup> siècle, les étudiants, les minorités religieuses et nationales opprimées, et la classe des travailleurs, comme le fit Lénine, on



obtient probablement les 99 % d'Occupy. La vision de la révolution de Lénine était *fondamentalement inclusive et non pas exclusive*, il en est de même pour Occupy.

Habilement intitulé « une journée sans les 99 % », pour consciemment puiser dans l'héritage du 1<sup>er</sup> mai 2006, « une journée sans immigrants », l'appel d'Occupy à une grève générale pour le 1<sup>er</sup> mai fut l'illustration de cette intransigeante volonté d'inclure

Occupy voyait la grève générale comme une journée sans travail, sans école, sans magasin, sans banque, sans travaux domestiques. Ainsi, la grève générale n'était pas seulement pour les travailleurs, mais pour les 99 %. Bien que fondamentalement non-marxiste, cette vision de la grève générale est davantage le résultat d'une expérimentation que le résultat d'une tactique inspirée par des idéologues anarchistes. Les objections de la gauche socialiste à la grève générale du 1<sup>er</sup> mai ressemblèrent aux objections des marxistes orthodoxes à la grève générale appelée par les anarchistes, il y a plus d'un siècle : « La grève générale n'a aucun sens. »

### **Le rôle de la gauche socialiste**

La meilleure façon de détourner les gens de vous est de leur dire que leurs aspirations, leurs rêves et leurs espoirs ne sont que des contresens. (C'est particulièrement vrai dans une période révolutionnaire, quand des objectifs improbables deviennent des réalités et que l'impossible devient possible). Depuis le début d'OWS, c'est exactement ce qu'a fait la gauche socialiste, en créant des disputes et des objections idéologiques sans pertinence, espérant vainement que sa ligne politique, sa théorie supérieure, et ses idées géniales garantiraient son influence sur les masses et la direction d'Occupy, comme si c'était une propagande patiente, et non l'agitation et l'organisation, qui pouvait modeler la lutte de façon décisive .

Confrontés à ce qui ressemblait le plus à une révolution dans leur existence, les experts auto-proclamés en révolutions passées et étrangères se trouvèrent hésitants, confus et décalés, alors qu'Occupy ignorait fièrement leurs avertissements sur la nécessité d'avancer des revendications, sur l'erreur d'inclure les policiers du rang dans le concept des 99 %, et ce qui devait être fait ou évité. En un mot, la gauche socialiste joua le rôle d'arrière-garde au lieu de celui d'avant-garde, restant ainsi marginale, marchant en grommelant au son des tambours d'Occupy. Certains socialistes prétendirent même qu'Occupy avait adopté leurs perspectives et tactiques, alors que tout prouvait le contraire.

Après avoir ignoré OWS pendant deux semaines en raison d'un scepticisme profondément ancré, la gauche socialiste finit par prendre Occupy au sérieux quand le reste de l'Amérique le fit également en octobre. Dans la plupart des

## INTERNATIONAL

cas, elle se contenta de s'investir dans quelques groupes de travail (alors qu'OWS en avait 80 à son apogée, seule une poignée incluait des militants socialistes) et gaspilla beaucoup d'énergie, sans succès, dans le processus de « consensus modifié » en AG, comme si elles étaient le lieu principal de combat et de décision.

Après les expulsions, la gauche socialiste resta silencieuse sur la plus brûlante des questions : fallait-il réoccuper l'espace public ou abandonner cette tactique pour d'autres initiatives ? Au lieu de cela, elle resta dans son approche habituelle atteniste, dénonçant vigoureusement les tentatives d'occuper le palais des congrès d'Oakland ou la grève des tickets de transport des gauchistes new-yorkais, parlant d'élitisme et de substitutionnisme. Ces incidents servirent à mener campagne pour la nécessité d'une « action de masse », comme s'ils étaient les experts de la mobilisation des masses.

La réalité c'est que la gauche socialiste, à peu d'exceptions près, ne prit aucune initiative qui aurait pu lui gagner du respect, de la crédibilité, ou une plus grande influence. Il n'y eut aucune discussion sur les nouvelles tâches qu'aurait dû créer la naissance d'Occupy pour dépasser les dysfonctionnements du mouvement socialiste américain. La plupart des groupes ont poursuivi leur chemin, convaincus qu'un prolétariat abstrait finirait par créer un parti de masse dont ils feraient partie, alors que les forces humaines nécessaires à cet objectif émergeaient indépendamment de la gauche socialiste à travers le processus Occupy.

### Occupy et les syndicats

Occupy a rapidement gagné le respect et le soutien de beaucoup de dirigeants syndicaux, car il a constamment soutenu les travailleurs à travers des manifestations et d'autres actions directes. Une semaine après sa naissance, les socialistes du groupe de travail sur le « labor » organisèrent le soutien à des teamsters subissant un lock-out de la part de leur employeur, Sotheby's. Inspirées par ce précédent, on vit bientôt des marches pour soutenir les syndicats de postiers et les piquets de travailleurs de Verizon représentés par le Communication Workers of America (CWA). La Fédération des professeurs (UFT) permit à OWS d'utiliser ses bureaux comme entrepôt près de Zuccotti Park. TWU fut le premier syndicat à soutenir OWS et protesta lorsque des autobus furent réquisitionnés par la police pour conduire les occupants au commissariat.

Le soutien des syndicats donna à Occupy une légitimité, des ressources, et une protection légale indispensable ; la manifestation du 5 octobre put rassembler 30 000 personnes grâce aux autorisations obtenues par les syndicats new-yorkais. Chaque semaine de nouveaux syndicats – des enseignants, des travailleurs du bâtiment, des infirmières, des charpentiers – apparaissaient à Zuccotti, pour débattre, chanter, et s'adresser aux touristes et aux passants. On vit des femmes blanches aux cheveux bleus avec des hommes blancs casqués et des femmes noires en blouses demandant mille choses, de la



défense du système de santé jusqu'à la légalisation des 12 millions de migrants, en passant par la fin du capitalisme.

Tout ceci arriva en moins de 21 jours. Sur la côte Ouest, Occupy gagna le respect des responsables syndicaux à peu près de la même façon, même si les relations devinrent plus tendues lorsqu'Occupy Oakland (OO) appela à un blocus du port le 17 décembre pour soutenir le syndicat International Longshore and Warehouse Union (ILWU). Cet appel était une tentative pour répondre à l'expulsion d'OO, en utilisant la même tactique que celle qui avait permis d'obtenir la fermeture des docks le 2 novembre. Ce jour là une foule de 10 000 personnes avait physiquement bloqué l'entrée du port dans la soirée, obligeant la direction du port à le fermer.

Le 2 novembre un appel à la grève générale fut lancé par une assemblée d'OO de plus de 2 000 personnes, en réponse aux graves blessures infligées le 25 octobre par la police d'Oakland à un vétéran de la guerre en Irak, Scott Olson. Le pays était en colère du fait qu'un marine ayant servi deux fois en Irak sans être blessé aurait pu être mortellement blessé en manifestant pacifiquement contre les barons-voleurs de Wall Street. Le spectre de la grève générale reprenait vie, à l'image de celle de février 2011 dans le Wisconsin, où le parlement de l'État avait été bloqué pour empêcher le vote d'une loi antisyndicale.

En fait, l'action du 17 décembre pour bloquer le port fut moins importante que les actions de masse précédentes. Cela refléta la faiblesse d'Occupy face à la police et à la volonté de revanche des politiciens qui expulsaient les campements dans l'indifférence des dirigeants syndicaux de la côte Ouest.

Occupy et les syndicats se sont donc renforcés mutuellement et ont forgé une alliance plus forte, dépassant les quelques mauvaises querelles autour de la question de la grève générale. Les responsables syndicaux ont compris que, sans la menace de l'action d'Occupy, il est probable que ILWU Local 21 aurait été écrasé par l'entreprise EGT qui était sur le point d'ouvrir un terminal sans syndicat sous la protection armée des garde-côtes. Au lieu de cela, Local 21 obtint sa reconnaissance, assortie d'un très mauvais contrat. Mais le compromis qui permet de continuer à se battre plus tard est bien meilleur que la totale destruction. Il suffit de demander aux Lybiens.

Malgré les tensions entre les leaders syndicaux et Occupy, les premiers ont largement reconnu qu'Occupy représente à la fois le passé et le futur du mouvement syndical. Les militants d'Occupy, créatifs et infatigables, sont animés par cette volonté intransigeante qui par le passé a permis de construire l'AFL-CIO. Quand cet état d'esprit a abandonné les syndicats dans les années 1950, en raison du divorce entre le mouvement syndical et le mouvement socialiste, les deux en furent gravement handicapés. Aujourd'hui, seuls 11 % des travailleurs américains sont membres d'un syndicat, et les socialistes organisés sont moins nombreux qu'en 1898, peut-être en raison de l'existence de petits groupes sectaires qui refusent l'unité.

Cet état des lieux désolant n'est pas le fruit d'un simple hasard, il est le résultat inévitable d'une séparation de longue durée. Occupy est le meilleur

## INTERNATIONAL

espoir d'établir un pont par dessus ces divisions, et il a réussi dans une grande mesure à combler un vide là où un mouvement de travailleurs socialistes populaire et combatif aurait dû exister (dans des pays comme la Grande-Bretagne, où existent un parti travailliste, RESPECT, des syndicats qui jouent le rôle d'intermédiaire avec le pouvoir des 1 %, Occupy rencontre moins d'écho).

Même si Occupy a renforcé les syndicats, il n'a pas pu surmonter les problèmes du mouvement syndical, ni à lui seul renverser le rapport de forces entre travail et capital. Les syndicats de New-York, qui ont joué le rôle de sage-femme dans l'accouchement d'OWS, sont de plus en plus faibles. CWA et TWU n'ont pas pu signer la moindre convention et ne se remettent pas de la baisse des cotisations et des amendes infligées à l'issue des grèves illégales de 2006. L'UFT est en train de perdre son combat contre le salaire au mérite et la privatisation (même si les socialistes présents dans Occupy the Department of Education font tout ce qu'ils peuvent pour empêcher une défaite). Les teamsters virés par Sotheby's sont dans une situation de statu quo, identique à celle qui, dans les années 1990 en Illinois, s'est terminée par une défaite.

Les problèmes d'Occupy semblent donc légers en comparaison de ceux qui attendent les syndicats. Occupy, sur beaucoup de points, semble être en meilleure position pour atteindre ses objectifs car il n'est pas parasité par sa propre bureaucratie ou par la surveillance gouvernementale (à travers la machine bureaucratique du National Labor Relations Board), il n'a pas peur de la répression et est ouvert à presque n'importe quelle tactique ou stratégie. Son organisation fluide, son idéologie, sont des forces nées de la faiblesse extrême des syndicats et du mouvement socialiste, qui ne semblent pas prêts à réaliser les réformes internes radicales peut-être nécessaires à leur survie.

### Occuper le futur

Occupy marque la renaissance du radicalisme américain à une échelle de masse. On n'avait pas vu depuis les années 1970 tant de gens agir contre l'État et le Capital. La génération Occupy, plus proche des 30 ans que des 20 ans, après avoir traversé l'apprentissage de la bataille de Seattle, la défaite du mouvement antiguerre de 2002-2003, le cauchemar des années Bush, la révolte sans précédent des travailleurs en 2006, les trahisons d'Obama, les défaites de 2011 dans le Wisconsin et à New-York, a accumulé une expérience politique et organisationnelle pour lancer OWS, un pari important qui a permis de grandes avancées, bien plus importantes que ce dont AdBusters pouvait avoir rêvé en appelant, à l'été 2011, 20 000 personnes équipées de tentes à marcher sur Wall Street.

Occupy est l'édition américaine du Printemps arabe. La faiblesse sur le long terme des syndicats et du mouvement socialiste lui ont attribué un caractère anarchisant, non-dogmatique, non-idéologique, qui a permis à tous de rejoindre

## INTERNATIONAL

l'action et de la modeler (comme le prouvent les Occupy the Hood, Occupy Our Homes, et même d'une façon très différente le 99 % Spring). Les cadres forgés par Occupy seront les forces décisives de la politique radicale dans les prochaines décennies, tout comme les IWW et le Socialist Party de l'ère Debs ouvrirent un chemin au début du XX<sup>e</sup> siècle, qui a conduit au Parti communiste et au CIO des années 1930 et 1940, le Student Nonviolent Coordinating Committee étant lui même le prédécesseur du Black Panther Party dans les années 1960. De la même façon, le mouvement égyptien contre Moubarak est né du mouvement de solidarité avec la Palestine et de la lutte anti-austérité au début des années 2000.

Même si le 1<sup>er</sup> mai n'est pas à la hauteur de la rhétorique grandiose de la grève générale, et du « un jour sans les 99 % », nous devrions nous rappeler ce que Malcom X disait : « trébucher n'est pas échouer ». Les 99 % se sont finalement réveillés et nous sommes en train de commencer à agir.

*Traduit de l'anglais par Vincent Bruand*

